
LE CANADA FRANÇAIS

Publication de l'Université Laval

CE QUE J'AI VU DANS UN COLLÈGE D'ANGLETERRE

« Il y a toujours quelque chose
que tout élève peut bien faire.
Reste à le découvrir et à le mettre
en œuvre. C'est le travail du
maître. »

M. I.

Fait singulier, les Anglais, si bien connus dans le monde pour leur merveilleux esprit d'entreprise, n'ont jamais réussi à organiser un système unique et complet d'enseignement secondaire en leur propre pays. Loin de tendre à la coordination ou à la centralisation, ils s'entêtent, dirait-on, dans leur dessein d'accroître la diversité de leurs collèges. Qui plus est, ils acceptent sans humeur cet état de fait, ils s'en font même une gloire, car ils tiennent leur liberté pour une sorte de triomphe ou de revanche de l'initiative personnelle sur l'immixtion, toujours mécanique et tyrannique, de l'État dans l'éducation nationale. En effet, si variés sont les types d'établissements d'enseignement secondaire, qu'il est presque impossible de les décrire et, partant, de se faire une idée nette de la situation. Rien de plus compliqué ou de moins uniforme que l'enseignement du second degré anglais. Celui de France, par comparaison, avec son collège et son lycée, est la simplicité même ; celui d'Allemagne, surtout depuis l'avènement du chancelier Hitler, est encore plus simple : c'est l'école unique. Au rebours, rien d'équilibré, de nivelé, d'homogène dans le système

N. D. L. R. M. Maurice Lebel, l'auteur de cet article, a étudié quatre ans en Angleterre.

éducatif d'Angleterre. Méfiance à l'égard de l'État, jeu de puissants intérêts financiers, indifférence et opposition de la part du public, ignorance de la nécessité d'un système : voilà autant de raisons qui ont empêché jusqu'ici les Anglais de mettre de l'unité et de la cohérence dans les multiples écoles d'enseignement secondaire de leur pays.

Si l'organisation de cet enseignement est fort complexe, l'esprit qui l'anime, au contraire, est facile à saisir. Il suffit pour cela de vivre quelque temps dans une institution typique et de participer à la vie collégiale des petits Anglais. Or, le collège de B^{xxx}, un internat de 400 élèves, où j'ai eu la bonne fortune d'enseigner le français en 1935, peut servir de modèle à un grand nombre de maisons du même genre répandues dans le pays. Et ce sont les observations faites dans ce milieu, semblable au nôtre à plus d'un égard, que je me propose de résumer ici. Le lecteur n'y trouvera donc que l'essentiel, c'est-à-dire l'esprit de l'éducation anglaise ou ce qui m'a paru tel. Puissent ces notes personnelles avoir l'heur de plaire à nos éducateurs ! Tel est le vœu que je forme au seuil de cet article.

Sport et santé

La culture physique, obligatoire pour tous, était semi-militaire. Les mardis et vendredis matins, trois quarts d'heure durant, les collégiens, revêtus de l'uniforme kaki (O. T. C.), souliers et boutons bien astiqués, faisaient l'exercice sur la pelouse et dans le gymnase. Comme le collège comprenait trois divisions : les Junior, les Middle et les Senior Boys, le sergent-instructeur disciplinait chacune en particulier ; les exercices en commun n'avaient lieu que les jours de revue et lors de la fête sportive annuelle. Une douche rafraîchissante, que l'on prenait dans le gymnase même, mettait un terme à la leçon de gymnastique.

Les jeux, cela va de soi, occupaient plus de place que la culture physique proprement dite. Trois fois par semaine, les lundis, mercredis et vendredis, chaque division la première de 2 hrs à 3, la deuxième de 3 hrs à 4, la troisième de 4 à 5, occupait la cour de récréation. Les meilleurs joueurs de la division formaient deux équipes ; ils recevaient les instructions du directeur des sports ou du maître de gymnastique.

Tous les élèves, bons ou mauvais, devaient jouer coûte que coûte ; il n'était pas question de briller à un jeu, il s'agissait, pour chacun, d'essayer de montrer bon esprit et de faire comme les autres. *To play the game*, cette expression si favorite des Anglais, fait partie de l'éducation au même titre que l'histoire ou la littérature. Malheur aux péripatéticiens en herbe ; le head-master, à tel point il les détestait, aurait pu les écraser sous la botte de son talon. D'ailleurs, il ne les tolérait pas ; tout le monde devait s'intéresser à un jeu ou faire des exercices de gymnastique. Les collégiens, cela va de soi, changeaient d'habit pour jouer ; ils reléquaient leur uniforme au fond de l'armoire du gymnase et revêtaient un costume de sport. Comme ils étaient tous occupés au jeu, le surveillant n'avait pas sa raison d'être. En fait, on ne le voyait jamais dans la cour de récréation. Et l'on s'en donnait à cœur joie. Tous se sentaient libres. Aucune contrainte, aucun œil scrutateur. On eût dit qu'ils eussent été les seuls à jouer sur la terre ! Quel noble et beau spectacle !

Au son de la cloche, à 7 heures, tout le monde était sur pied. Les collégiens, en pantoufles et en pyjamas, se disposaient en rang dans l'allée centrale du dortoir. On récitait alors une prière spéciale, puis le Notre Père, en anglais ; le collège, cela se voit, était anglican de religion. Puis le maître du dortoir faisait faire quelques exercices élémentaires de gymnastique ; mouvement d'aspiration et de respiration, sur la pointe des pieds, balancement des bras et des jambes, de la tête et du corps, etc. Suivait la douche régulière, à laquelle tous étaient tenus ; impossible de s'y soustraire, tant la consigne était sévère. Le soir, au coucher, à 9 hrs 30, prière, gymnastique et douche, tout se répétait dans le même ordre.

Tous les matins, le surveillant, un brave père de famille, examinait chacun des élèves, de la tête aux pieds. Le veston devait être boutonné et les souliers astiqués. Pas de laisser-aller dans la tenue. Il coûte si peu cher d'être propre ! Comme les élèves, pour la plupart, appartenaient à des milieux bourgeois, genre nouveau-riche, où l'éducation de famille laissait souvent à désirer, le surveillant, le lundi matin, ne manquait jamais d'attirer l'attention de ses jeunes étourdis sur des points d'hygiène aussi élémentaires que les suivants : mettre ses pantoufles, dormir la

bouche fermée, brosser ses dents au lever et au coucher, etc. Eh bien, oui, il lui fallait insister là-dessus. D'ailleurs, l'élève n'est-il pas au collège pour acquérir des habitudes ou les réformer selon le cas ? Comme l'absence d'une mère complique la tâche du surveillant éducateur ! Ne doit-il pas même souffrir en personne ce que l'élève s'habitue si vite à ne plus souffrir ? C'est à ce signe surtout que l'on distingue l'éducateur du triste et morne pion.

L'air, au dortoir, était constamment frais. Même en hiver, quand la plupart des fenêtres devaient forcément rester fermées. Grâce à des ouvertures pratiquées derrière les radiateurs, grâce aussi à un excellent système de ventilation, à des grilles ou à des chambres à air qu'on appelait Tobin, si je me souviens bien, le dortoir n'était jamais empesté. Il en était de même, d'ailleurs, des salles de classe et d'étude, où, au risque même d'enrhumer toute l'école, des domestiques — on les appelait, par moquerie, le comité du courant d'air — étaient spécialement chargés de voir que l'air fût toujours frais. (Chaque classe possédait un thermomètre). Quelle excellente leçon d'hygiène pour les élèves ! Nul doute qu'ils ne l'oublieront pas, quand, un jour, ils fonderont un foyer et auront des enfants. L'air frais coûte si peu cher, et c'est si bon pour la santé !

Le déjeuner, qui avait lieu à 8 heures, était suivi d'une récréation assez prolongée, car la classe ne commençait jamais avant 9 heures. Le lunch et le dîner étaient servis à 1 heure et à 7 heures respectivement. La nourriture, comme celle de tous les collèges du monde, laissait souvent à désirer. Je dois dire, cependant, qu'elle n'était pas lourde : on ne connaissait pas les fèves au lard. Elle était aussi passablement appropriée au genre de travail du collégien. En outre, la politesse et la distinction étaient fort en honneur. Tous les soirs, le directeur et ses professeurs mangeaient à la table haute. Chaque table des élèves, où huit prenaient place, était présidée par un « préfet », chargé de servir et de voir au bon ordre. Et le service était lent à dessein, calme et régulier ; on mettait au moins une demi-heure par repas.

A 11 heures 15 et à 4 heures 15, l'on servait à chaque élève un grand verre de lait et quelques biscuits. Ah ! les biscuits anglais, ce sont, croyez-moi, les meilleurs au monde. Cette collation, à la fois saine et pas chère, était obligatoire.

Quant aux friandises, denrées et chocolat, c'était chose inconnue. Et l'idée ne serait jamais venue à l'esprit du head-master d'ouvrir une confiserie. Et pourtant les bons anglais . . . Mais le problème ne se posait pas.

Pas davantage il n'était question du tabac. Personne n'y pensait, il faut croire, car je ne sache pas qu'un seul élève ait jamais été pincé à griller une cigarette au collège. Sans doute, plus d'un, les jours de sortie, fumait-il à sa guise. Mais, à l'intérieur, jamais.

Le samedi, de 11 heures du matin au coucher, c'était congé. Libre à chacun d'employer le temps comme il l'entendait. Les uns formaient des équipes et jouaient des parties soit de cricket ou de basketball, de hockey ou de rugby ; après quoi, on prenait une douche dans le gymnase. Les autres, en costume de scouts, les genoux à l'air, organisaient des promenades à travers la campagne, où il fallait vaincre les obstacles, patauger dans l'eau, franchir des fossés et autant que possible laisser le fond de sa culotte dans les broussailles ; défense formelle était de marcher sur la route macadamisée, et c'est ainsi qu'on devient colonel aux Indes, constructeur de ponts ou de centrales électriques dans les colonies et les Dominions. Quelques-uns, sous la direction d'un homme de métier, travaillaient dans une petite salle d'imprimerie. D'autres fréquentaient la salle de menuiserie. Ceux-ci pratiquaient le dessin et organisaient de petites expositions de leurs œuvres. Ceux-là, une vingtaine environ, et toujours les mêmes, passaient le temps dans la bibliothèque générale, laquelle était toute grande ouverte le samedi et le dimanche. Un petit groupe recevait un enseignement privé soit pour se renforcer sur une matière, soit pour préparer un examen d'université. D'autres, à peu près toujours les mêmes, allaient visiter soit un musée ou un centre historique, soit une scierie, une filature ou toute autre usine. Il fallait alors prendre des notes, rédiger un rapport de la visite et le remettre au maître. Les meilleures copies étaient imprimées par les jeunes apprentis du collège, publiées avec les autres compositions de la maison et envoyées aux parents des écrivains en herbe.

Les congés étaient rares, très rares même. En revanche, les vacances étaient assez longues. A Noël, du 20 décembre au 14 janvier ; excellent pour renouer les relations de famille : les pensionnaires oublient si vite qu'ils ont des

parents. A Pâques, il y avait trois semaines de repos: ce qui était sans doute exagéré car c'était le meilleur temps d'étude, et on le passait chez soi. Les vacances d'été duraient du 28 juillet au 20 septembre environ: ce qui est absurde, car il n'est pas aisé d'enseigner, de corriger des examens et surtout de les faire passer durant la canicule. Quoiqu'il en soit, les élèves avaient de nombreuses lectures à faire pendant ces vacances; les livres étaient prêtés par l'institution. Le lendemain de la rentrée, au début de chaque trimestre, on tenait une séance d'examen de trois heures sur les devoirs de vacances. Malheur à l'élève qui n'obtenait point le maximum requis: il courait risque de passer plus d'un congé subséquent dans la bibliothèque.

De plus, à chaque rentrée, trois fois l'an, l'élève devait rapporter un certificat de santé, signé de la mère et du médecin de famille, attestant que, durant ses vacances, il avait subi un examen médical général et qu'il n'était pas venu en contact avec des personnes atteintes de maladies contagieuses.

La tâche du head-master

Lourde est la tâche du head-master dans un collège anglais. Sa besogne ne ressemble en rien à celle du proviseur de lycée français, lequel doit être surtout un bon financier. Pas davantage, elle ne ressemble à celle du directeur américain, lequel est un personnage officiel, représentatif, qui court les routes, et dont l'influence est pour ainsi dire nulle sur les élèves. En Angleterre, le head-master est un professeur; il donne ainsi l'exemple à ses collègues et à ses élèves, il agit personnellement sur les uns et sur les autres. Il est avant tout un homme d'intérieur. Il s'absente rarement de l'école; car on ne peut à la fois diriger un collège et passer son temps sur la route. En plus de veiller à la haute administration, il enseigne lui-même et il connaît chaque élève en particulier. Si sa tâche est lourde, son prestige est immense.

Le matin, à 9 heures, c'est lui-même qui dirigeait la prière faite en commun dans la grande salle. Tous les élèves, "à l'attention", leurs professeurs respectifs à côté d'eux, chantaient un hymne, puis récitaient une prière spéciale à l'école, laquelle variait chaque jour, et terminaient par le Notre

Père. Ainsi débutait la journée scolaire proprement dite. Le lundi matin, on chantait la chanson de l'école, fondée sur le mot d'ordre. Puis, le head-master adressait la parole à ses élèves. Il lançait, d'ordinaire, un appel en faveur de tel ou tel point d'hygiène, de bienséances, de discipline ou de conduite. C'était, pour ainsi dire, l'intention hebdomadaire, le point à perfectionner sur lequel toutes les énergies devaient se concentrer.

Ces ordres du lundi, courts et vibrants, les élèves s'empressaient de les exécuter : tant le head-master était convaincant. Lui-même se faisait une haute idée de l'éducation de la jeunesse. Aussi méditait-il sans cesse sur les meilleures méthodes pour former des caractères ; il n'était jamais à bout de ses expériences, de ses essais. Grâce à son originalité d'expression et à son talent de dramatisation, il savait rajeunir ce qui était vieux, donner de la vie à un truisme et faire accepter des lieux communs pour des idées neuves. Pour lui, tout était important en éducation, chaque moment de la journée comme chaque classe du cours. Il n'y avait rien d'inutile ou d'insignifiant. Tout était essentiel. Les détails, à ses yeux, revêtaient une valeur unique, car il les envisageait toujours par rapport à l'avenir de ses élèves. Or, qui sait si un jour ils n'influeraient pas sur la carrière même de l'enfant ? Il fallait alors l'entendre parler de la nécessité de cirer ses souliers, de l'art de dire « Sir » ou de la façon de se tenir en présence d'un supérieur ; on eût dit qu'il s'agissait de la chose la plus importante au monde, qu'il y allait même du salut éternel d'un chacun. Fermement convaincu de cette vérité fondamentale que chaque vie est importante et doit être pleinement vécue, il ne cessait d'inculquer à ses élèves le sens de la responsabilité individuelle et de tout subordonner au développement du caractère.

Mais c'est surtout dans son enseignement quotidien que le head-master exerçait la plus vaste, la plus profonde influence. En effet, il enseignait le catéchisme (anglican) à tout le collège. Huit fois par semaine, en présence de plusieurs classes réunies, il faisait les leçons de catéchisme. Rien de plus vivant et de plus amusant. Debout au lutrin, il bombardait ses jeunes disciples de questions. Et il trouvait moyen de questionner presque tout le monde. Son enseignement n'était peut-être pas aussi suivi et aussi

systématique qu'il aurait pu l'être. N'empêche qu'il était inoubliable et formateur, car il était toujours ramené à ses deux vérités fondamentales : la prière à chaque instant du jour, puis le salut éternel. Je doute fort que ses élèves aient retenu autre chose de ses exposés. N'est-ce pas l'essentiel ? Au surplus, la classe de catéchisme ne durait jamais plus de quarante minutes ; le reste du temps, le professeur le consacrait à deux points chers à son cœur de principal : c'étaient la culture de la vocation et la formation du caractère.

Il ne se passait pas de classe qu'il ne posât à 3 ou 4 de ses élèves la question suivante : que comptes-tu faire un jour ? Les uns, rouges comme des tomates en plein midi, ne sachant trop que répondre, bredouillaient une réponse évasive, ce qui avait pour effet de déclencher la sainte colère du Révérend anglican, car il haïssait les gens penauds, craintifs, qui doutaient d'eux-mêmes ou tremblaient en sa présence. « L'Angleterre, aimait-il à dire alors, n'est-elle pas un pays de maîtres et de gens racés ? Speak up, boy, speak up. » D'autres, plus résolus, répondaient carrément : un chimiste, un architecte, un marin, un soldat, un clergyman, un professeur. Alors le head-master leur demandait : pour-quoi veux-tu faire ceci ou cela ? As-tu les aptitudes requises ? Que fait ton père ? Et ainsi de suite. Bref, tout le monde pensait à sa vocation durant la classe de catéchisme.

Chaque semaine, il posait aussi cette autre question à ses élèves : Qu'allez-vous faire, comme classe, comme groupe ? Quel travail en commun allez-vous accomplir volontairement ? Et les petites têtes de réfléchir. Et le head-master de suggérer des idées. Pourquoi la classe de Quatrième, par exemple, n'imprimerait-elle pas les meilleures compositions du collège ? Pourquoi ne vendrait-elle pas tel ou tel livre, tel ou tel numéro de revue ? Qui se chargerait d'organiser un débat ? Pourquoi la classe de Cinquième ne se rend-elle pas responsable du chant à l'office de dimanche prochain ? Et ainsi de suite. C'était la classe alors qui faisait le travail. Il fallait mobiliser ses talents pour accomplir la besogne. Il s'agissait d'un travail d'équipe, fait en dehors de la classe. L'honneur était en jeu ; on ne devait pas se laisser dépasser. La semaine suivante, ou quand le travail avait été accompli, le head-master le

critiquait ouvertement en classe, on demandait à 2 ou 3 élèves d'exprimer leur opinion sur le sujet ou de faire des suggestions. On peut, dès lors, juger l'influence énorme du head-master sur tous les élèves de l'institution.

Comme il voulait que chaque professeur s'occupât de ses élèves en particulier, il évitait les classes nombreuses autant que possible. Jamais plus de 25 dans une classe. S'occuper d'un élève en gros, disait-il, c'est comme s'il n'était pas au collège. Et le maître devait prêter attention aux bons comme aux mauvais, aux bornés comme aux bien doués. Il avait raison de croire qu'on peut obtenir quelque chose de bien, même d'un élève borné, mais à condition de s'en donner la peine. Aussi ne remerciait-il jamais les queues de classes. Il les gardait, quitte à s'en occuper lui-même, au besoin. En tout cas, il ne s'en serait jamais débarrassé pour tout l'or du monde. En somme, comme il limitait systématiquement et obstinément le nombre de ses élèves à 400, le maître devait s'intéresser à tous et à chacun, aux médiocres comme aux meilleurs.

Le head-master lui-même surveillait de près l'enseignement que recevaient ses élèves. Il n'était pas rare, par exemple, de le voir assister surtout à la classe d'un jeune maître qui débutait dans la carrière ; ou bien il faisait la classe lui-même en présence du jeune maître et de ses élèves. Il ne manquait jamais l'occasion d'adresser des conseils aux débutants ; ce qu'il faisait fort gentiment, d'ailleurs, car il leur parlait, tout comme s'ils eussent été en fait des collègues ou des collaborateurs. Ne travaillaient-ils pas ensemble à la formation de la jeunesse ? Il ne nommait jamais quelqu'un professeur de telle ou telle matière, sans lui avoir demandé au préalable son avis là-dessus. L'un d'eux échouait-il dans l'enseignement d'une branche du programme, il avait tôt fait de lui donner un emploi encore plus conforme à son talent et à sa formation. Et, à chaque trimestre, il faisait l'inspection de toutes les classes ; tantôt il enseignait lui-même, tantôt il assistait à la leçon. Il ne manquait jamais d'observer de près les corrections des cahiers de devoirs. Comme il aimait se renseigner par lui-même et causer pédagogie avec ses professeurs, il les rencontrait, toutes les semaines, à l'heure du thé. Ainsi les lundis, les mercredis et les vendredis, de 4 heures 15 à 4 heures 45, il recevait les maîtres par spécialités. Le groupe

des professeurs de langues, auquel j'appartenais, prenait le thé, dans son bureau même, tous les lundis. Nous parlions métier, nous échangeons nos points de vue, en toute franchise. Et trois fois par an, les professeurs du collège rendaient visite à ceux de la maison voisine. Et la politesse était remise. On ne saurait exagérer l'importance de ces rencontres fréquentes. Pour ma part, j'ai appris, ainsi, dix fois mieux et dix fois plus vite les éléments du beau métier de professeur ; conversations, échanges de vues et d'expériences, discussions amicales tout cela vaut beaucoup mieux que les cours de pédagogie. C'est le contact qui compte en éducation, et là où il fait défaut, l'éducation fait défaut : elle devient routinière, mécanique, ennuyeuse, stérile et funeste.

Non seulement le head-master tenait à se renseigner par lui-même, mais il invitait les élèves à collaborer à son œuvre. Étaient-ils mécontents de l'enseignement d'un professeur, ils n'avaient qu'une chose à faire, et ils la faisaient : c'était de formuler leurs griefs par écrit et de les remettre au principal. Défense formelle était faite de critiquer ouvertement. Mais tout élève pouvait dire par écrit ce qu'il pensait de tel ou tel manuel, de tel ou tel professeur. Chacun devait signer son « papier ». Les maîtres eux-mêmes procédaient de la même façon. Étaient-ils mécontents de telle ou telle initiative, ils exprimaient leurs desiderata sur un bout de papier qu'ils déposaient, signé, dans la boîte à lettres du head-master. On pouvait être sûr qu'en moins d'une semaine le malaise avait disparu. Mais il n'y avait jamais de gros mots échangés soit entre le principal et un élève, encore moins entre le principal et un professeur ; tout se passait par écrit. Grâce à cette collaboration intelligente entre le personnel enseignant et enseigné, les résultats des études étaient fort remarquables, voire très brillants. C'était une maison disciplinée, où il n'y avait pas de sultans ou de grands seigneurs à ne rien faire, où la charité, par surcroît, était vécue, jamais prêchée ; le mot lui-même n'était jamais prononcé, parce que chacun lavait son linge sale en famille.

Qui plus est, le head-master encourageait les vocations professorales. Voyait-il un brillant élève qui manifestait quelque velléité de devenir professeur un jour, il faisait des pieds et des mains pour le faire accepter dans une école

primaire de l'endroit, où il enseignait deux heures par semaine. Ainsi, en 1935, quatre élèves de Première enseignaient dans les classes élémentaires de l'école locale. Leurs études secondaires terminées, ils conquéraient leurs grades universitaires et, plusieurs d'entre eux au moins revenaient parfois enseigner dans leur *Alma Mater*. Ainsi se recrutait le personnel enseignant. Mais l'initiation commençait dès le temps du collège.

Voulez-vous savoir quelle était la punition la plus sévère que le head-master imposait à un élève qui avait manqué gravement au règlement ? Eh bien ! ce dernier devait s'asseoir au bureau même du directeur et écrire son nom dans un énorme registre noir. Là se terminait la scène. Pas un mot n'était échangé, c'était le comble de l'humiliation. Le nom une fois écrit, l'élève ne pouvait obtenir aucune lettre de recommandation, ni du principal ni des professeurs. Il va sans dire que peu de collégiens aimaient voir leur nom inscrit au registre noir.

La formation civique et morale

Ils devaient apprendre à se conduire par eux-mêmes, sans être sans cesse surveillés par un maître. En fait, tous se sentaient libres dans l'école. Peu ou point de contrainte. Seule une haie longeait la cour et la séparait de la rue. Quelques arbres ici et là. On voyait rarement le surveillant dans la cour de récréation ; tout le monde jouait. Les soirs de débats, aucun surveillant dans le grand hall, ou plus exactement, les capitaines de chaque classe et les préfets de chaque division — on les élisait au début de chaque trimestre ; ils portaient un gland à leur tuque — étaient chargés de voir au maintien du bon ordre. Ils devaient s'imposer auprès de leurs camarades ; autrement, ils perdaient leur position et les multiples avantages qui y étaient attachés.

Par exemple, durant l'absence momentanée du maître en classe le capitaine montait à la tribune et assumait l'autorité. De retour en classe, le professeur avait tôt fait de se renseigner sur la façon dont on s'était conduit ; le capitaine avait-il manqué d'autorité, on procédait à de nouvelles élections, ce qui arrivait assez souvent, car les chefs, on les choisissait bien et pour leur valeur personnelle et pour leur

ascendant sur les confrères. A la bibliothèque générale, c'était un capitaine ou un préfet, et non un professeur, qui veillait au maintien de la discipline et qui était chargé de renseigner les élèves sur leurs lectures. De même, le matin, avant l'arrivée du maître, c'est au capitaine que les élèves devaient remettre leurs cahiers de devoirs. Ainsi le collège était gouverné, pour ainsi dire, par un corps de préfets et de capitaines, qui avaient complète autorité et énormément de prestige. Plus d'un Anglais qui commande aujourd'hui soit dans les colonies ou dans les Dominions, a dû être, un jour, à la tête de sa classe ou de sa division au collège même.

Si le régime des préfets et des capitaines avait pour effet de développer la loyauté, les jeux et les sports entretenaient, eux, l'esprit de solidarité et de fraternité. La culture physique et le sport athlétique étant obligatoires, les élèves devaient, forcément, collaborer entre eux et développer ainsi l'esprit de corps. La société est une grande famille, où la règle donnant donnant est de rigueur, tout comme dans le sport. On apprend ainsi au collège à vivre en société, à se supporter mutuellement les uns les autres, à sacrifier, au besoin, son confort personnel, voire son intérêt, pour assurer le triomphe du groupe, de l'équipe, de l'institution elle-même. Autant que le sport, l'uniforme donne aussi le sentiment d'appartenir à un milieu, à une catégorie, à une classe. Les collégiens devaient le porter tous les jours de la semaine sans exception ; il consistait en un veston noir et en un pantalon rayé, avec une cravate officielle de couleur et une casquette bleue, laquelle, durant les mois d'été, était remplacée par un canotier. Au surplus, tous les lundis matins, on chantait la chanson du collège. Et le mot d'ordre de la maison, on le voyait appendu aux murs des salles de classe et d'étude. Les travaux organisés par chaque classe et faits en commun toutes les semaines, sous la direction même du head-master, avaient aussi pour résultat de renforcer l'esprit d'association parmi les collégiens.

Ce qui contribuait à rendre les élèves fiers de leur collège, c'était le souvenir que l'on gardait des Anciens. L'un d'eux s'était-il déjà taillé quelque renom dans les sciences ou dans les arts, dans l'armée ou dans la diplomatie, on avait tôt fait de le découvrir et de le faire savoir à tout le monde. On épingleait sa photographie sur le mur d'une salle de classe, on faisait circuler sa notice biographique parmi les élèves, et

on en parlait pendant des semaines. Les gloires de l'école, tout le monde les connaissait et en parlait comme s'il se fût agi des amis personnels d'un chacun. Plusieurs de ces anciens revenaient souvent au collège et causaient familièrement avec les collégiens les plus avancés ; les benjamins dormaient profondément dans leurs lits pendant la conférence. Celle-ci, comme bien l'on pense, était toujours suivie d'un interrogatoire assez serré, et le conférencier de répondre aux questions le mieux possible. Inutile de dire qu'il n'y avait pas de surveillant. Comme toujours, les capitaines et les préfets veillaient au maintien du bon ordre. Il n'y a point de formation possible, surtout dans un internat, sans un certain degré de liberté.

De patriotisme, fait singulier, il n'était jamais question. On ne parlait jamais de l'amour du sol et de la patrie. On ne chantait même pas le « God Save the King » ; je ne l'ai entendu qu'une fois en sept mois. Le drapeau, on l'arborait rarement ; c'est tout juste si le collège en possédait un. Personne n'eût toléré un drapeau dans chaque classe, comme on voit aux États-Unis. La fête du Roi et de la Reine ne donnait pas lieu à un congé ; professeurs et élèves n'y pensaient même pas ; le sentiment royaliste est devenu si naturel aux Anglais qu'il n'est pas besoin d'un jour de congé pour l'exprimer humblement, une fois l'an. En somme, peu ou point de parade patriotique.

Cependant, on enseignait l'histoire et la littérature avec tellement d'ardeur et d'entrain qu'il n'en fallait pas davantage pour développer l'amour de la patrie dans le cœur de l'élève. L'étude du passé national et la pratique de la composition étaient les deux sujets obligatoires, communs à tous les élèves. Que ceux-ci fussent mieux doués pour les sciences ou les mathématiques, ils devaient quand même étudier l'histoire nationale, des origines à nos jours, et connaître personnellement les principales œuvres des écrivains anglais. L'analyse et la lecture des textes, la composition, l'histoire : tels étaient les sujets les plus en honneur à l'école, ceux qui étaient le plus amoureusement cultivés par les élèves et les professeurs. Les classiques grecs et latins venaient en second lieu, et c'était sage, autant dans les programmes que dans l'estime générale des élèves. Et pourtant l'école était célèbre pour son culte des classiques.

Au surplus, tout élève devait viser à faire le mieux possible ce qu'il faisait. Et cela, à chaque instant du jour, du lever au coucher. S'agissait-il de dire « Sir, I am sorry, ou Good Morning et Good afternoon », ces mots devaient être prononcés aussi parfaitement que possible ; on attachait une importance extrême au bon langage, il n'était même pas mal d'être quelque peu affecté. Un élève oubliait-il de remettre son cahier de devoirs à son professeur, il devait rendre compte de son manque d'attention au head-master ; inutile de dire que l'oubli ne se répétait pas. Remettait-il, sans raison sérieuse, un devoir tronqué, pas fini, au professeur, ce dernier envoyait son élève lire son travail au head-master lui-même. Il fallait penser à tout et travailler ses compositions avec soin. C'est ainsi que l'on inculquait l'amour, le culte du travail fini, consciencieux, bien fait. Telle était la façon d'enseigner le patriotisme à l'école.

L'assistance à l'office était obligatoire, les lundis et vendredis ; les autres jours, les élèves étaient libres soit d'étudier soit d'aller à la chapelle. Quelques-uns, les futurs clergymen, assistaient régulièrement à l'office, qui était dit en anglais. La plupart étudiaient dans leur salle respective, car il y avait deux salles d'étude par division. Chaque dimanche, il y avait office simple et sermon. Puis, les Vêpres (Evening Song) à 4 heures 30. Rien de plus doux et de plus harmonieux que les chants des petits enfants de chœur. C'est à Solesmes qu'il faut aller pour entendre des sons aussi purs et aussi mélodieux.

Le head-master faisait souvent des conférences spirituelles, d'ordinaire le dimanche matin. Mais il n'y avait pas de directeurs de conscience, tous les professeurs étaient des laïques. Certains d'entre eux donnaient des conseils aux élèves et les dirigeaient même dans leur vie spirituelle ; rien de plus beau et de plus touchant que de voir l'un de ces professeurs parler à ses élèves de religion et de morale ; le prêtre ne fait souvent pas mieux. La majorité des professeurs, cependant, ne s'occupaient pas de la question. Quant à courir dans les corridors on a fréquenter les chambres des maîtres, c'était chose inconnue ; le problème ne se posait pas, tant les jeux et les sports étaient variés. Et tous les élèves devaient jouer.

L'enseignement

Tous les professeurs étaient gradués d'une université, de Londres, d'Oxford ou de Cambridge. La plupart, cependant, n'avaient jamais passé par une École Normale Supérieure. Car il existe, en Angleterre, tout comme chez nous, cette hérésie bien connue, savoir : les maîtres de l'enseignement secondaire n'ont pas besoin d'une initiation dans l'art, si difficile, d'enseigner. Passe pour les instituteurs : ce sont des primaires. Mais jamais pour des gradués d'universités. Eux, ils sont nés professeurs, ou bien ils se croient assez intelligents pour se tirer d'affaires. Je ne me cache pas que cette façon de voir renferme un fonds de vrai ; le normalien, bien discipliné, devient souvent formaliste, manque souvent d'initiative et d'enthousiasme ; il compte peut-être trop sur sa formation antérieure. L'autre, au contraire, qui doit tout trouver par lui-même, a souvent plus de vie, plus d'ardeur et de générosité. D'autre part, il manque de discipline et de méthode ; alors son élève ne se développe guère. Aussi vaut-il mieux passer par une École Normale Supérieure. En Angleterre, c'est une plainte courante : les maîtres manquent de formation pédagogique. Il existe bien des Écoles Normales fameuses ; mais les gradués ne sont pas tenus de les fréquenter. Cependant, on exige de plus en plus un certificat d'aptitudes pédagogiques, même des professeurs de l'enseignement secondaire ; ce qui est la sagesse même.

Les professeurs titulaires, cela va de soi, étaient les plus importants ; ils enseignaient, d'ordinaire, les matières formatrices de l'esprit par excellence, l'histoire, la littérature, les classiques. Venaient ensuite les professeurs de matières dites secondaires. Ces derniers étaient peu nombreux, car le head-master, et avec raison, n'aimait guère ce qu'il appelait les « touristes », les « voyageurs », ces maîtres qui vont d'une classe à l'autre, qui dispersent tout l'esprit de l'élève. Il n'y avait jamais plus de quatre maîtres dans une classe.

De même, les classes nombreuses étaient rares. Elles ne dépassaient jamais 30 élèves. Ainsi le professeur pouvait connaître chacun en particulier et exercer une influence sur lui ; il y avait un contact direct entre l'un et l'autre. D'autant plus que l'enseignement était surtout socratique ;

questions et réponses pleuvaient de tous côtés. Rares étaient les exposés suivis, ils ne duraient jamais plus de vingt minutes. D'ordinaire, le maître, parlant aussi peu que possible, faisait travailler ses élèves sous sa direction. Ils faisaient souvent leurs devoirs en classe et apprenaient ainsi à travailler ; ils questionnaient le maître et se renseignaient sur place. Traduisaient-ils un texte grec ou latin, ils devaient le faire sans dictionnaire, les mots les plus difficiles étant déjà traduits en note au bas du passage.

L'on n'attaquait le grec qu'après avoir étudié le latin pendant deux ans ; ce qui est de pédagogie élémentaire, car il est anti-rationnel de commencer l'étude du grec avant de posséder les éléments du latin. Or, il faut au moins deux ans pour le faire. D'ailleurs il est déjà assez difficile à de jeunes esprits d'étudier trois langues à la fois, l'anglais, le latin et le français, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter une quatrième. D'ailleurs, quand on débute trop tôt dans l'étude des langues anciennes, ou qu'on ne laisse pas un intervalle de deux ans entre chacune d'elles, au début du cours, on forme souvent des esprits vagues, qui manquent de précision et qui ignorent, et pour cause, la signification exacte des vocables les plus usuels de leur langue maternelle. C'est pour cette raison que l'étude du grec ne commençait que deux ans après celle du latin ; ce qui n'est certes pas trop, quand on connaît tant soit peu la nature de l'esprit de l'enfant. N'oublions pas aussi que le grec s'apprend beaucoup plus aisément quand on possède déjà bien les éléments du latin.

La lecture des journaux, et avec raison, était défendue, car ils ne renferment aucune nourriture solide pour l'esprit d'un élève. Mieux vaut pour lui lire une pièce de théâtre, un recueil de poèmes ou d'essais, des anthologies et des pages choisies d'écrivains ou des traductions des auteurs célèbres. Seule la lecture de quelques revues bien choisies était autorisée. A part la bibliothèque, il y avait un club de lectures ; on y vendait des livres, on s'y rencontrait pour discuter de tel ou tel livre. Beaucoup d'élèves, à la fin de leur cours, possédaient une bibliothèque assez considérable.

On n'enseignait pas la philosophie au collège. D'ailleurs, on ne l'enseigne nulle part dans les maisons d'enseignement secondaire d'Angleterre. Et c'est une grave lacune, car les jeunes Anglais, leurs études terminées, n'ont aucune notion

de métaphysique, de psychologie, de logique ou de morale. Tous les éducateurs le regrettent, mais ne font rien pour remédier à la situation de fait.

Au début de chaque année, en collaboration avec ses collègues, le head-master classait les élèves. Les nouveaux subissaient l'examen d'admission traditionnel. Les anciens, eux, suivaient la filière. Il y avait quatre sortes de classes. D'abord, les classes communes à tout le monde, c'est-à-dire celles où l'on enseignait les matières les plus importantes, telles que la littérature, l'histoire, le latin et le catéchisme. Une fois classés, les élèves devaient suivre les leçons communes, et, à la fin de l'année ils se présentaient à l'examen de passage. Ensuite, il y avait les classes spéciales pour les matières secondaires telles que le français, le dessin (obligatoire), les sciences naturelles etc. Un élève montrait-il des aptitudes hors de l'ordinaire, disons, pour l'étude du français, alors il ne passait pas une année complète dans la même classe ; au besoin, il brûlait les étapes, passant trois mois dans une, puis trois mois dans une autre. Il était laissé à la discrétion du maître et du head-master de décider si tel élève devait recevoir un enseignement supérieur. Il va sans dire que les matières secondaires s'enseignaient toutes en même temps. De la sorte, chacun suivait des leçons appropriées à son degré d'intelligence et d'avancement. En troisième lieu, il y avait les classes « isolées » pour les plus lents d'esprit ou pour les plus arriérés, dont le maître devait s'occuper comme des meilleurs. La besogne était sans doute ingrate. Toutefois, elle n'était pas sans profit pour le professeur ; ayant à se servir des mots les plus courants pour rendre son exposé accessible aux esprits les plus obtus, il devait se faire humble, petit, voire simple, et c'est ce qui lui manque d'habitude, car il s'imagine volontiers que l'élève l'a compris, alors que son vocabulaire le dépasse souvent. En dernier lieu, il y avait ce qu'on appelait les classes préparatoires, le vendredi après-midi. Il n'y avait pas d'enseignement proprement dit. Les maîtres faisaient étudier ou repasser telle ou telle matière à leurs élèves. Ceux-ci voulaient-ils des explications ou des renseignements supplémentaires, ils les demandaient au professeur qui se tenait à la disposition d'un chacun, et si la question était d'importance, il y répondait à haute voix ; ainsi tout le monde en bénéficiait.

* * *

En guise de conclusion je forme le vœu que nos prêtres professeurs aillent en grand nombre étudier les classiques en Angleterre. Pour ma part, je suis convaincu que nos élèves apprendraient le grec et le latin avec plus de facilité, avec plus de goût et avec plus de profit, si les maîtres connaissaient mieux les méthodes pédagogiques et les manuels en usage dans les collèges d'Angleterre. Or, c'est le sujet que je me propose de traiter dans un prochain article intitulé : le grec et le latin à Eton et à Oxford.

Maurice LEBEL,
chargé de cours à l'Université Laval.

L'enseignement secondaire est le clef de voûte de toute société humaine. Grâce à lui, la société Canadienne-française qui a produit « des individualités distinguées, souvent brillantes », — fournira enfin cette « élite collective qui, d'après M. André Siegfried, lui serait nécessaire pour prendre la tête dans les grandes affaires, la science et les arts et la création intellectuelle ! »

L'abbé Michel COUTURE.
